

Noblesses italiennes : les sources d'une identité

par Olivier Guyotjeannin

Reti Medievali Rivista, 16, 2 (2015)

<http://www.retimedievali.it>



**Prospettive sulle nobiltà italiane.
Intorno a Guido Castelnuovo, *Être noble dans la cité***

Firenze University Press



Noblesses italiennes : les sources d'une identité*

par Olivier Guyotjeannin

Complexe à la hauteur de la complexité du thème et de son traitement, le titre du bel ouvrage de Guido Castelnuovo ne parvient pas à embrasser la totalité de son champ d'enquête, ni à annoncer le véritable positionnement du sujet : dans un espace-temps familier à l'historiographie, étiré des derniers feux du régime consulaire, souvent marqué par l'*inurbamento* des élites du *contado*, jusqu'à la construction « seigneuriale »¹, dans l'espace centro-septentrional des villes de commune, excluant presque systématiquement les zones monarchiques de la cité dominée et de la noblesse de service (Staufen puis Angevins, États de l'Église...), la recherche de Guido Castelnuovo met en arrière-plan le devenir social, économique, politique des nobles et s'interroge principalement sur les mots et les conceptions de la noblesse, telle qu'elle est pensée, structurée, exposée, mais moins de son propre point de vue que de la part de la société urbaine aussi bien que des « penseurs » de tout genre, du prédicateur au juriste, du poète au théologien...

En d'autres mots, la quête identitaire de la noblesse affichée dans le titre, qui a suscité au fil des siècles un lourd travail de définition, de catégorisation, d'exégèse, de casuistique, et dont la variété et la masse sont déjà une surprise pour le lecteur, est beaucoup moins celle des nobles que celle des organes politiques communaux et de ceux qui les composent ou les influencent.

Il peut y avoir là, il est vrai, un effet de la distribution des sources (existantes, ou disponibles...), fort peu avantageuse au discours nobiliaire, qui af-

* Guido Castelnuovo, *Être noble dans la cité. Les noblesses italiennes en quête d'identité (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris 2014.

¹ Les guillemets indiquent que l'on prend le terme dans son acception italienne de « régime urbain dominé par un seigneur ».

fleure parfois, et qui produit en fin de période quelques perles, comme l'extraordinaire recueil du Florentin Lapo di Castiglionchio qui, sous la forme d'une lettre à son fils, consiste en d'authentiques *ricordanze*, succédant à une traduction commentée du traité de Bartole sur la noblesse, et s'assortit d'une poussière de conseils, jusqu'à des recettes de bonne réinsertion urbaine des nobles partis dans le *contado*. Par-delà l'extraordinaire richesse de contenu de cette tardive défense et illustration, la qualité de ses fondements et le raffinement de son articulation, ce texte à diffusion éminemment interne laisse supposer qu'il y en eut d'autres, nécessairement marqués d'une grande variété et de plus maigres chances de survie².

La faible représentativité apparente (ou la mauvaise conservation) de la parole des nobles eux-mêmes doit du coup être relativisée. Et ce d'autant que la tendance actuelle serait plutôt, même outrements, à la mise en valeur de la culture et de la pratique écrite (poétique aussi bien que documentaire) de larges couches de la noblesse et de son double fonctionnel, la chevalerie³.

Et par ailleurs est-il bien sûr que l'identité des noblesses se limite caricaturalement à l'identité que lui voient et pour une part lui imposent les autorités ? L'onomastique nobiliaire (dans ses particularités chronologiques, morphologiques, syntaxiques : ses rapports à l'éponyme ou au centre seigneurial, son processus de différenciation de branches ramifiées...), la résidence, la sépulture, la répartition et la nature des richesses indispensables pour soutenir l'état de noblesse, les capacités mémorielles aussi et surtout... : tout cela, même sous influence, n'en constitue pas moins les indices et les ingrédients, même discontinus, même en creux, d'une idée de la noblesse qui se forge et se remanie dans l'incessant rapport dialectique entre le noble et, disons, son milieu – accueillant, ou répulsif, ou les deux à la fois. Car il est, à première vue, dans l'Occident médiéval, peu de cas, dans le siècle au moins, où l'on voie les instances de gouvernement modeler avec autant de soin les contours d'un corps social, avec des buts aussi éloignés que le recours pressé (au service militaire, au quadrillage des territoires, à la mise au pas des paysans...) et la détestation vouée à ceux qui deviennent alors des « magnats » et plus tard parfois des « super-magnats », dont la mise en liste durcit les contours et redessine par ajustements progressifs la topologie d'un groupe qui est loin de cadrer avec la noblesse. « Opportet nobiles esse » nous assure Guido Castelnuovo *cum grano salis*.

Les défis, donc, étaient multiples : mettre en série et en corpus des données apparemment multiformes ; assimiler une bibliographie très variée ; briser le cercle magique de la monographie urbaine ou régionale, pour rendre compte et de traits généraux, et d'irréductibles spécificités – ainsi de cette remarque de Bartole, que l'adoubement d'un populaire le fait noble à Pérouse, mais pas

² Ainsi, dans la Savoie chère à Guido Castelnuovo, cette opération de réécriture de la carrière et de l'anoblissement (incertain) d'un serviteur du duc, en tête d'un inventaire d'archives : Van Kaenel, *Histoire patrimoniale et mémoire familiale*.

³ Aurell, *Le chevalier lettré*; J.-F. Nieuws, *L'autre visage du chevalier lettré*.

à Florence (p. 383) ; accepter ou plutôt s'efforcer de parler des représentations de la noblesse plus que de ses succès et des ingrédients de son pouvoir, au risque de discourir sur le discours et d'admettre que, comme outre-Alpes pour saint Louis, l'objet historique se crée et se dissout dans sa représentation kaléidoscopique. L'historien pourtant veille, et remet sans cesse le discours dans le contexte socio-politique qui le nourrit non sans décalages, imprécisions ou arrières-pensées.

Par-delà le courage scientifique, il faut reconnaître aussi à Guido Castelnuovo une capacité rare à convoquer les textes et à les gloser, à les capter et à les distancier, avec une clarté d'expression qui ne condamne pas à la simplification, jointe à un art parfois malicieux de l'exposé, qui n'a pas son pareil pour instiller comme insensiblement le doute au milieu d'observations bien reçues et de lectures paresseuses.

L'objet lui-même invite à ces glissements contrôlés : le « noble » existe, plus que d'autres, sous le regard de qui l'estime « connu », comme le veut l'étymologie latine (*nobilis* < *noscere*, *notum*), d'où l'importance du concept (qui est aussi juridique et processuel) de *fama* : la noblesse n'existe pas à l'ombre – et ce d'autant moins que le noble ne cultive pas vraiment sa différence dans la discrétion ; il a le verbe haut et le geste menaçant, ses jeux et ses chevaux sont bruyants et bien visibles⁴. Et, surtout, comme le rappelle fort opportunément Guido Castelnuovo, il y a moins des « nobles » que des « plus nobles », *nobiliores*, ou des « moins nobles », cependant que les nobles se définissent plus facilement dans leur contraste aux *ignobiles*. Pour généraliser – ce que demandent les normes et leur écriture – il faut certes poser des critères absolus, mais solubles dans la pratique de gouvernement ; des critères ou plutôt des marqueurs, souvent approximatifs, mais qui combinés démontreront assez leur efficace : un mode de vie sans égal sinon sans rival (*otium*, courtoisie, combats et tournois...), une culture du gaspillage (au moins chez les plus flamboyants), une arrogance sociale généralisée, qui vient briser l'idéologie de l'égalité au moins politique entre citoyens, des compétences au gouvernement sur place ou au loin (charges podestariales), et plus tard au service du prince, une réputation et une mémoire généalogique mieux ancrées ; une culture de la haine, ajoute Jean-Claude Maire Vigueur⁵, tournée aussi bien contre les compétiteurs que vers les cousins.

Les sources convoquées par Guido Castelnuovo, en partie déjà prospectées ou à tout le moins reconnues, forment un spectre exceptionnellement large. Elle sont, pour une bonne part, des produits de l'instance politique, de l'Empereur à la commune ou à la « seigneurie », ou judiciaire, du légiste au théoricien, du statut au *consilium* ; pour d'autres, elles sont des créations, du philosophe au satiriste, du prédicateur au novelliste, du poète au théologien, sur une longue durée de près de dix siècles : elles définissent, catégo-

⁴ Maire Vigueur, *Cavaliers et citoyens*, *passim*.

⁵ *Ibidem*, p. 307.

risent, classent, pliant et assemblant les formules reçues aux besoins de leur démonstration, variant et combinant les motifs, fortes de la force des *topoi*.

L'évidence s'impose qu'il faut les mettre en corpus et en série, traquer les séculaires reprises comme les brisures bien dissimulées et, rien qu'à ce jeu-là, la démarche de Guido Castelnuovo est exemplaire, qui offre une éblouissante leçon de méthode brodée sur l'adage du « Tout fait source » de Pierre Toubert. Un mot manque peut-être sur l'absence de recours aux analyses sémantiques et lexicologiques, sans doute disqualifiées par l'hétérogénéité du corpus.

La méthode à l'œuvre n'en est pas moins subtile, et demande au lecteur, bien vite et outre mesure récompensé, une attention d'autant soutenue que les conclusions, partielles puis finale, sont plus des appels et annonces des modifications à venir qu'elles ne font la synthèse des étapes franchies. Ce léger manque est de loin compensé par une langue élégante, précise, ironique parfois, et comme complice du lecteur. La masse des données en jeu se voit dans les listes impressionnantes disposées *in fine* : sources éditées (p. 439-454), bibliographie (p. 455-497), index des auteurs antiques et médiévaux (p. 499-502), index des noms de personne et de lieu (p. 503-506).

Abondantes, variées, les sources réunies sont aussi partielles : elles sont comme aimantées par la séculaire, voire millénaire mise en contraste de la noblesse héritée (ou naturelle) et de la noblesse acquise par un individu, avec des ingrédients variés, patrimoine, mérites, vertu(s). De fait, il n'aurait pas été inutile de poser de front la question de savoir pourquoi – poids de la tradition, ficelle démonstrative ou conscience aiguë de la morphologie sociale – le débat « communal » sur la noblesse (son prix et/ou sa capacité de nuisance) se cristallise sur les « titres » de noblesse, sur la légitimité de la noblesse (héréditaire ou non) : est-ce une contre-mine aux exigences des nobles de « nature », une occasion de revendiquer le droit de la conférer ou de la confirmer aux serviteurs du bien public ?

L'ouvrage est bâti sur un fil chronologique lâche, où d'incessants aller-retour permettent d'éviter tout fixisme : le siècle de toutes les promesses (1190-1280), âpre dans ses conflits, mais souple dans l'intégration réciproque de valeurs communes, ouvre la marche ; ce sont les temps où les nobles, attachés d'autant plus à leurs marques propres, « négocient leur identité » (p. 63), à peine dégradable dans des activités non-nobles ; une relative fluidité permet à des marchands et banquiers de devenir nobles, à des juristes d'en approcher, avant même l'instauration plus rigide d'une noblesse authentique et spécifique en faveur d'universitaires adulés (juristes mais aussi médecins) ; c'est l'époque aussi où la physionomie du podestat idéal réfléchit, par identité ou appropriation, tant de qualités nobles, culture et aptitude au gouvernement, mélange de force et de diplomatie.

Viennent les déchirures et leur effet de polarisation, inaugurés par les gouvernements « populaires » : corrélativement, on commence à borner, à définir la noblesse. C'est là sans doute le cœur du livre (p. 93-163 à hauteur de l'Occident, p. 169-204 pour l'aire italienne), qui aborde de front le corpus des auteurs, passages, formules, plus tard et plus rarement des traités (Bartole en

tête) cherchant à définir la noblesse ou les noblesses, à en (ré)agencer les composantes. C'est l'occasion de pages admirables et exemplaires – le long d'un chemin balisé de l'Antiquité et de sa réception (Juvénal aussi bien que « les » Aristote successifs en tête), souvent connue par l'intermédiaire de compilations et de florilèges, relayée par des Pères plutôt frileux, et par les encyclopédistes, avant les prises de position des contemporains, des glossateurs aux « miroirs » et à Dante...

Des documents de la pratique peuvent s'y joindre, comme l'extraordinaire prologue des statuts de Split/Spalato (1312), compilés à l'initiative d'un podestat issu de Fermo, condensé des stéréotypes sentencieux dont la circulation comme capillaire se trouve ainsi dévoilée (p. 135 sq.). Guido Castelnuovo en relie le nombre au succès contemporain des florilèges, et à leur diffusion par des canaux universitaires, non exclusifs d'autres.

L'inventivité sémantique du vernaculaire, chez les poètes qui fleurissent dès le XII^e et surtout au XIII^e et début du XIV^e siècle, est remarquable pour répondre à la thématique des sources de la noblesse : le troubadour Sordel découple ainsi *gentillesa* (noblesse d'héritage) et *noblesa* (vertu qui fait le nouveau noble ou conforte l'héritier).

Dans ces conditions, seule la mise en série permet de percevoir les courtes vibrations qui dénoncent des divergences ou des évolutions. Les positions exprimées sont en elles-mêmes moins puissantes que les conclusions que l'on en voudra tirer dans la pratique politique. Ce trait rappelle le traitement patristique et médiéval d'un thème connexe, celui de l'inégalité sociale, tel que révélé par la seigneurie et tout spécialement par le servage : outils pesants d'un pis-aller pour une société dont la Chute a anéanti la vocation première, d'institution divine, à la liberté et à l'égalité des hommes – un motif que partagent les seigneurs les plus oppresseurs et les Lollards les plus audacieux, dans leurs tentatives respectives de légitimation et de délégitimation de la seigneurie contemporaine...

Cette première grande chevauchée en terre doctrinale et littéraire se complète d'un chapitre (p. 205-221) passionnant, qui suit dans la diachronie le succès et la malléabilité d'un vers de Juvénal : « La seule et unique noblesse, c'est la vertu ». Les lectures médiévales en font une autorité, un lieu commun au sens d'origine, mais gauchi par l'adjonction de l'*animus* (courage, cœur, esprit...), aux canaux de diffusion multiples et souvent, à nos yeux du moins, obscurs. Fin de la noblesse héritée ? Certes pas : même citée sans déformation, l'assertion juvénalienne appelle compléments, précisions – les plus connus, presque les plus radicaux, se lisant chez Dante : la noblesse de l'homme de cœur est alternative à la noblesse héritée. Encore activée à la Renaissance, la formule de Juvénal confortera pour finir l'anoblissement princier des bons serviteurs.

La troisième grande partie du livre, qui regroupe les quatrième, cinquième et sixième parties, et occupe un peu moins de la moitié de tout le texte, non sans de nouvelles incursions dans l'image nobiliaire dessinée par des textes, scrutés à nouveau avec une grande acribie (prédicateurs, Dante, traité

de Bartole), est consacrée aux Trecento et Quattrocento. Le discours est plus fragmenté, sans doute devant la montée des eaux documentaires : quelques dossiers sont ainsi commentés, où Bologne, Milan et Florence caracolent en tête ; Gênes est évoquée au travers de Jacques de Cessoles. Certains de ces dossiers sont exceptionnels, telle cette intervention d'un notaire et marchand au conseil des Cinq-cents de Bologne, en 1376, sur la révision des statuts de la commune (p. 235 sq.), au passage belle attestation de la connaissance de l'organisation d'autres villes (ici Florence et Venise). Les nouvelles oligarchies des temps « seigneuriaux », plus difficiles à pénétrer, remanient sévèrement le bagage sémantique : au dessus des *nobiles*, il peut y avoir des *optimates* ; et des mots nouveaux circulent : honneur, sang, duel (p. 271). La boucle est bouclée quand, au seuil des siècles modernes, les anciennes listes de magnats changent de polarité et servent de base à des catalogues de nobles rehaussés par le service de la ville et/ou du prince.

L'attention portée à la noblesse et, du coup, à ses possibles prétentions politiques, montre en creux sa capacité de séduction (et alternativement répulsion) : quoi qu'il en soit de ses aptitudes au gouvernement, *l'imitatio nobilis* joue partout ; elle en devient comme anodine au Duecento, tant les échanges sont flagrants au sein d'une fabrique sociale active ; elle est frappante outre-monts, où les emprunts guerriers comme culturels, vassaliques comme héraldiques sont frappants, dans les villes d'Empire, et même à Paris⁶... Mais le rapport des nobles à l'espace citadin n'est pas simple : les seigneuries de campagne sont gages d'enracinement et sources de menace pour une cité qui force à *l'inurbamento* ; sans quitter en masse la cité, certains, les bannis en tête, contribuent à déchirer le faible tissu qui unifiait le contado ; les carrières post-estariales inaugurent les déplacements que pratiquent les réprouvés, qu'encourage bientôt le tropisme des cours et des constellations princières.

En bref, l'ouvrage tient toutes ses promesses de contribuer à l'histoire de la noblesse et de la commune, puis de la « seigneurie », au travers de leurs relations pleines de bruit et de fureur, sans oublier la part d'incertitude inhérente au grain très fin du cliché : « Serait-il possible que la noblesse médiévale soit lue tout à la fois comme une évidence et comme une prétention, comme une vocation et comme une énigme ? » (p. 12).

⁶ Bove, *Dominer la ville*.

Ouvrages cités

- M. Aurell, *Le chevalier lettré : savoir et conduite de l'aristocratie aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris 2011.
- B. Bove, *Dominer la ville : prévôts des marchands et échevins parisiens de 1260 à 1350*, Paris 2004 (CTHS-Histoire, 13).
- V. Van Kaenel, *Histoire patrimoniale et mémoire familiale. L'inventaire des archives de la famille Bouvier (1445)*, Lausanne 2003 (Cahiers lausannois d'histoire médiévale, 31).
- J.-C. Maire Vigueur, *Cavaliers et citoyens : guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XII^e-XIII^e siècles*, Paris 2003.
- J.-F. Nieuws, *L'autre visage du chevalier lettré : nouveaux regards sur l'écrit pragmatique dans les seigneuries du Nord au Moyen Âge central*, conférence du 23 avril 2013 à l'École nationale des chartes (< https://www.youtube.com/watch?v=ZS6_tE3bSsw >).

Olivier Guyotjeannin
École nationale des chartes, Centre Jean-Mabillon
oguyotje@enc.sorbonne.fr